

# PARIS-CANADA

ORGANE DES INTÉRÊTS CANADIENS ET FRANÇAIS

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS		
	France	Canada
Un an.....	10 fr.....	8 2
Le numéro.....	25 centimes	5 cts.

Annonces, Réclames et Faits divers  
AUX BUREAUX DU JOURNAL

PAUL FABRE, Directeur

RODOLPHE BRUNET

ADMINISTRATEUR ET SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAUX

10 — Rue de Rome — 10  
PARIS

30 et 32, rue St-Jacques

MONTREAL

Arthur BRUNET, gérant pour le Canada

## SOMMAIRE

Li-Hung-Tchang .....	LUCIEN DELORT.
Au Jour le Jour .....	HECTOR FABRE.
Aux États-Unis.....	CLAUDE RUPER.
Échos .....	DARBOIS.
Notes de voyage .....	AUGUSTE HAYMANN
Chronique parisienne.....	FANTASIO.
Carnet du <i>Paris-Canada</i> .....	RODOLPHE BRUNET.
Les Canadiens à Paris.....	R. B.
Corrier des Théâtres.....	RAOUL BRESSEAU.

## Li-Hung-Tchang

AU CANADA

L'Europe, attirée par d'autres spectacles, suit d'un regard un peu distrait les dernières pérégrinations de l'ancien vice-roi du Petchili. Li-Hung-Tchang parcourt les principales villes des États-Unis, New-York, Philadelphie, Washington, attentif surtout, ainsi qu'il l'a été en Europe, aux grands établissements métallurgiques, aux manufactures d'armes, aux fonderies de bronze, comme s'il s'attendait à en voir surgir le génie occulte des destructions violentes. De Washington, il est allé aux chutes du Niagara, et a pénétré de là en territoire Canadien, se rendant par la splendide voie du chemin de fer du Pacifique à Vancouver où il s'embarquera pour la Chine. C'est sa dernière étape.

Ceux qui ont le goût des énigmes historiques peuvent se demander quelles impressions se sont succédé pendant ces milliers de lieues dans l'esprit de Li-Hung-Tchang. Des écrivains distingués ont cru reconnaître en lui une sorte de précurseur du « péril jaune. » Pour donner quelque vraisemblance à cette fable, on a fait de ce peuple le plus attrayante peinture, louant son endurance, son mépris de la mort, son énergie, son habileté industrielle, sa sobriété. Tandis que, dans un ouvrage tout récent, un professeur de notre nouvelle université féminine, M<sup>lle</sup> Dugard, paraît nous en avoir donné une image bien plus exacte, lorsqu'elle dit d'un mot, parlant du « China-Town de San Francisco, que « c'est un quartier immonde. »

Je manque sans doute de prévoyance à longue portée. Mais je ne possède, puis-je l'avouer? aucune notion précise sur l'état de l'Europe vers 2300 ou 2500 de notre ère; je ne

sais pas ce qui pourra survivre alors du lotissement national que l'histoire nous a imposé; dans tous les cas, je ne vois pas des armées chinoises de plusieurs millions d'hommes suivant la route ouverte par le futur chemin de fer Transsibérien, répandre sur l'Europe leurs hordes faméliques et la couvrir de ce limon. Je n'imagine pas que Li-Hung-Tchang soit venu dresser, quelques siècles d'avance, le plan de cette formidable agression.

A l'heure présente, d'ailleurs, notre civilisation, loin de donner aucun signe de lassitude ou de recul nous apparaît plutôt expansive et conquérante. Elle se propage en quelque sorte spontanément dans les vastes espaces encore inoccupés de l'Amérique du Nord, en Australie; elle s'impose en Afrique; elle pénètre le Japon et, sous l'impulsion de l'activité anglaise, elle opère dans les Indes, par les travaux publics, la plus puissante transformation. Il n'y a vraiment en tout cela rien qui fasse prévoir l'avènement même lointain de la race jaune à la domination universelle.

Si quelque chose a pu frapper un esprit avisé comme celui de Li-Hung-Tchang, c'est bien plutôt la profonde unité de notre monde occidental, qu'il se qualifie lui-même d'ancien ou de nouveau. Car telle diversité qui puisse exister entre nous, il n'y a plus de différence au regard d'un chinois. Nous sommes manifestement les fils des mêmes pères. L'envoyé de l'empereur a dû venir, en politique expérimenté, voir de près, chez eux, ceux qui causent, surtout depuis un demi-siècle, tant d'ennuis à son gouvernement; observer sur place le secret de nos luttes, de nos espérances, de nos convoitises, de nos ambitions et de nos ressources, de nos antagonismes accidentels ou héréditaires, afin de chercher dans la pondération de ces forces les éléments d'une tactique nouvelle qui permette à son pays de nous opposer les uns aux autres et de se soustraire à l'envahissement européen, tout en échappant à l'humiliante prépondérance du Japon.

Il semble, d'ailleurs, que Li-Hung-Tchang soit resté en Amérique ce qu'il s'était montré ici, tour à tour obstinément silencieux ou railleur, par dessus tout sceptique, amusé de la curiosité dont il se sentait l'objet et des âpres désirs de gain qui s'allumaient sur son passage.

On a dit que voulant justifier le choix de la voie Canadienne pour atteindre les bords du Pacifique, il a déclaré qu'il se sentait mal à l'aise aux États-Unis à cause de la loi Geary, votée par le Congrès de Washington sur l'immi-

gration chinoise. Que cette loi lui déplaise, je n'en doute guère; mais il n'en obtiendra pas la modification. « Le péril jaune », sous sa forme présente, pour les Américains, c'est le risque des salaires diminués, des bas offices de toute sorte rendus à des prix avilis; et ils n'en veulent pas. Quelles que soient, du reste, les apparences de brusque franchise qu'il aime parfois à se donner, a-t-il exprimé avec cette netteté son sentiment sur ce point? La chose est peu probable. Il avait tant d'autres raisons excellentes à alléguer pour justifier sa détermination, s'il en éprouvait le besoin.

Le Canada lui offre, en effet, même après la large traversée de l'Europe et ses excursions dans les États de la Nouvelle-Angleterre une vue nouvelle et peut-être imprévue. On peut avoir la certitude qu'il sera reçu par le gouvernement Canadien avec la déférente courtoisie due à son âge, à sa situation présente et à son rôle dans le passé. On parle d'une visite à Ottawa où il pourra bien juger de l'organisation à la fois si souple et si forte du pays. Mais, qu'il se rende ou non à cette invitation, il parcourra une partie suffisante de la Confédération pour se rendre un compte exact de la grandeur de l'œuvre de colonisation poursuivie par ce peuple de 5 millions d'habitants. Je voudrais dire, en quelques mots, ce qu'il verra et ce qu'il ne verra pas dans ce trajet.

Ce qu'il ne verra pas, ce sont des fournisseurs avides, encombrant ses antichambres, sollicitant ses ordres et subissant l'affront de ses refus avec l'espoir d'une meilleure fortune à la suite d'un changement d'humeur. Il ne verra pas des banquiers cherchant à le séduire avec des millions qu'ils veulent lui prêter à usure; des hommes publics troublés dans l'accomplissement de leur tâche quotidienne par la crainte inévitable du lendemain, contraints de subordonner tout le mouvement de la vie nationale à des nécessités militaires toujours croissantes et toujours plus impérieuses; des armées permanentes comptant des millions de jeunes hommes dont l'effort généreux et stérile consomme le plus pur du sang et de l'argent des nations.

Mais il verra un peuple adonné tout entier assidûment, passionnément, aux œuvres de la paix, joignant à la plus haute culture morale une rare culture intellectuelle. Cette conquête du sol, au milieu de tous les progrès de l'art et de l'industrie, avec une discipline sociale qui est une force et un honneur, est assurément un des plus nobles spectacles qu'un homme

d'Etat puisse contempler. Personne n'est plus à même que ce Ministre d'un peuple de 400 millions d'individus, de mesurer par là ce que peut une élite, c'est-à-dire ce qu'une nation est en droit d'attendre d'elle-même lorsqu'elle est dotée d'initiative, de courage et de volonté.

Li-Hung-Tchang accomplira cette partie de son voyage, de Niagara ou Toronto à Vancouver, dans des conditions de confortables qui méritent d'être signalées. On doit être bien surpris là-bas de voir la formation d'un train impérial devenue pour nous une question d'Etat qui exige plusieurs délibérations du Conseil des ministres. C'est que les voitures de souverains en Europe peuvent seules fournir une image du luxe qui règne dans les Compagnies de chemins de fer Américaines ou Canadiennes, notamment sur les deux principaux réseaux du Canada, celui du Grand-Tronc et celui du Canadien-Pacifique.

Voici la description sommaire d'un train de l'une ou l'autre de ces deux entreprises. La locomotive est une machine Baldwin, nouveau modèle, développant une vitesse moyenne de 60 milles ou 80 kilomètres à l'heure. Les accumulateurs qui produisent l'éclairage électrique sont disposés dans le wagon à bagages. Puis, viennent un spacieux fumoir, un salon de conversation, une salle de bains, des cabinets de toilette richement et commodément installés et un compartiment spécial pour le coiffeur. A la suite de ce somptueux appartement, se trouvent la cuisine, l'office et la salle à manger, pouvant aisément contenir quarante convives; sur les dressoirs brille une nombreuse vaisselle d'argent, et le service rappelle celui des meilleurs hôtels du nouveau monde. Le reste du train se compose de voitures de première classe, de 80 pieds de longueur, construites sur le modèle des cars Pullman; avec des salons particuliers et des fumoirs, reliées entre elles par des couloirs couverts où l'on peut circuler sans aucun risque.

Les voitures sont en noyer poli avec des incrustations de bois d'essences rares. Les plafonds sont peints par des artistes. Les portes et les croisées sont garnies d'épaisses tentures de soie, et les ferrures sont en bronze doré. Le train se termine par un wagon dit d'observation d'où le voyageur, installé dans un Rocking-Chair, qui est le hamac de l'Amérique du Nord, peut contempler à l'aise le merveilleux panorama qui se déroule, en fuyant, devant lui.

A Vancouver, Li-Hung-Tchang trouvera un des trois bateaux de la Compagnie du Canadien Pacifique « Empress of India », « Empress of Japan » ou « Empress of China », où il sera encore entouré de toutes les élégances du luxe moderne et qui le transportera en Chine.

Cette dernière partie du voyage de Li-Hung-Tchang se présente donc comme devant lui offrir un cadre d'études particulièrement intéressant et instructif. Lui qui connaît le principal ressort de la vie contemporaine, puisqu'il n'a pas dédaigné de se constituer une fortune personnelle de 3 à 400 millions, il constatera ce que peut, de notre temps et avec les ressources de notre civilisation, le travail lorsqu'il est, non plus l'effort poignant d'inimitiés séculaires, mais l'expression sincère et définitive de la paix. Des contrastes qui ne peuvent manquer de surgir dans son esprit entre les tableaux qui se succéderont sous ses yeux et les souvenirs de son pays, il pourra tirer la plus haute leçon de philosophie sociale. Il se

dira que l'action libre et féconde d'un peuple est ce qu'il y a de plus difficile au monde à imiter, ou plutôt que cela ne s'imite pas. On forme des commerçants; on instruit des soldats; on élève et on affine des diplomates. Tout cela se peut et la politique y suffit. Mais pour inspirer à une nation les mâles et souveraines vertus du travail, il faut lui refaire une âme.

LECIEN DELORT.

## Au Jour le Jour

### LA SESSION

La première du régime libéral — est ouverte à Ottawa depuis le 19 août. Le cabinet désire qu'elle soit courte et se borne au vote du budget; mais l'opposition a des intentions différentes et, même sous un gouvernement fort, il faut compter avec l'opposition servie par l'empressement légitime des nouveaux députés à se produire et par l'habitude invétérée des anciens de discourir sur toute chose. On sait quand un débat s'engage, on ignore quand il finit, et il y a ici pour l'alimenter l'ardeur d'un parti qui est trop récemment tombé du pouvoir, pour être déjà résigné à voir ses adversaires l'exercer à leur guise durant l'intervalle qui va séparer cette petite session de la grande de l'hiver prochain. Il entend exiger de lui des explications complètes et répétées sur les divers aspects de sa politique. Joignez à cela des récriminations électorales, les retours sur le passé, l'envie de fondre ensemble les diverses nuances d'un parti en brouillant les éléments opposés de l'autre; et vous inclinerez à passer que ce n'est guère que vers la fin de septembre que le nouveau Parlement prendra ses vacances.

Il faut dire néanmoins que la session a commencé de la façon la plus aisée. Les deux partis n'avaient point l'air trop animés l'un contre l'autre. Peut-être les conservateurs avaient-ils le secret espoir de faire échouer à North Grey le ministre des douanes, M. Paterson, qui a passé à une grosse majorité.

Aucune opposition n'a été faite à l'élection du candidat choisi par le gouvernement pour la présidence de la Chambre, M. Edgar, fort considéré des deux partis, et qui, au point de vue de notre province, possède cet avantage d'y être né et d'en connaître la langue. Il en a témoigné aussitôt monté au fauteuil par un petit discours prononcé en français et fort bien tourné.

Au Sénat, dont le président est nommé par le gouvernement, le choix du cabinet s'est arrêté sur un des hommes les plus sympathiques et les plus méritants du parti libéral, l'honorable M. C. A. P. Pelletier. Personne au sein de la sage assemblée n'avait plus de titres que M. Pelletier à cette haute fonction, à cause de son dévouement infatigable aux idées libérales, qu'il a toujours été prêt à servir avec ce sentiment du devoir, si précieux chez les soldats, si rare chez les chefs.

Parmi les sénateurs nommés par le nouveau cabinet, l'opinion a salué avec un sentiment de haute satisfaction le choix de M. Al. Thibaudeau. Quoique jeune encore, M. Thibaudeau est à la tête d'une des plus importantes maisons de commerce du pays, et il porte un nom cher aux Canadiens-français.

Avant de quitter le Sénat, saluons du dernier

adieu Sir David Macpherson, mort pendant la traversée de Liverpool à Québec, au moment où il se rendait à son poste.

Sir David venait fréquemment en Europe; il y comptait de nombreux amis. C'était un homme de grande énergie et d'une parfaite générosité de caractère. Tous ceux qui l'ont connu et estimé s'associent au deuil de sa famille.

Le débat sur la réponse au Discours du Trône a été pour un jeune député, M. Rodolphe Lemieux, qu'entourent de grandes espérances d'avenir politique, et qui a déjà donné de solides preuves de sa haute valeur, l'occasion d'un très heureux début. Il rappelle celui de M. Laurier lui-même, lorsqu'au premier avènement des libéraux sous la Confédération, en 1875, il remplit ce même rôle de façon à frapper l'esprit de celui qu'il devait avoir plus tard l'honneur d'avoir pour adversaire, Sir John Macdonald.

Secouant la poussière de la défaite, Sir Charles Tupper, a ensuite donné l'assaut au ministère avec la vigueur qu'il apportait autrefois à défendre les positions ministérielles; mais il n'y a mis aucune violence, et c'est avec une sorte de calme philosophique, sans expression de regret ni récriminations, qu'il a dit, qu'à l'avenir on saurait que les catholiques n'attachaient pas au combat livré pour eux, un prix suffisant, pour faire taire en eux, toutes les autres pensées.

M. Laurier lui a répondu avec cette aisance, faite de bonne grâce et de bonne humeur, — chose rare en politique, — où les orateurs se hérissent volontiers sous la contradiction — qui est certainement une des causes de ses succès au Parlement et dans le pays.

La discussion s'est maintenue jusqu'ici dans les grandes lignes qu'on connaît déjà, et sur lesquelles les actes du gouvernement seuls apporteront un intérêt nouveau.

M. Chamberlain est en ce moment aux Etats-Unis, et on incline à croire qu'il en profitera pour se rendre jusqu'au Canada. Cette visite semble d'autant plus probable que le ministre des colonies paraît être assez préoccupé du rôle que lui ont fait attribuer ses anciennes relations avec Sir Charles Tupper et avoir le désir de bien établir qu'il reste absolument en dehors des luttes de parti au Canada.

D'autre part, on annonce que Sir Richard Cartwright remplacera Sir Mackenzie Bowell comme délégué à la conférence de Londres sur le câble du Pacifique, qui se réunira en octobre. On ajoute que tout probablement M. Laurier viendra en Europe à la même époque.

L'occasion de s'entendre avec le nouveau cabinet canadien ne saurait donc échapper au ministre des colonies.

L'honorable M. Sifton, procureur général dans le cabinet du Manitoba, est venu à Ottawa conférer avec le ministère fédéral au sujet des écoles. Il semble acquis qu'on a trouvé un terrain d'entente et que, l'accord fait, M. Sifton, qu'on dit être un homme de réelle valeur, prendra le portefeuille de l'intérieur, auquel se rattachent, comme on sait, les questions relatives à l'immigration. Dans une entrevue, M. Sifton a dit qu'il avait trouvé chez les nouveaux ministres la ferme résolution de donner une large part d'attention au développement du Nord-Ouest. Pour sa part, il est d'avis de modifier, en particulier, la ligne de conduite suivie jusqu'ici au sujet des terres.

HECTOR FABRE.

# Les États-Unis

PAR A. D. DE CELLES

Je surprendrai peut-être M. De Celles plus que personne autre en lui disant que son livre récent sur les États-Unis (1) est essentiellement une œuvre politique. Non que l'histoire y soit à aucun moment sacrifiée, ni que l'auteur se mêle aux bruyantes querelles des partis. Mais on retrouve dans ces pages les qualités de précision, de rapidité et de clarté qui caractérisent les ouvrages d'histoire s'inspirant d'une pensée et de vues politiques. Dans ces sortes de travaux, le récit à la fois animé et contenu par l'intervention de personnages surpris dans l'accomplissement de leur office public, ne peut ni se détourner, ni s'égarer. Il court droit au but, c'est-à-dire aux événements accomplis en nous faisant pénétrer dans l'intimité même de la vie nationale dont la politique n'est, en définitive, que la trame solide et la manifestation continue.

J'ai toujours éprouvé un goût particulier pour les recherches de cet ordre dont M. le duc de Broglie et notre ministre M. Hanotaux me paraissent être, à cette heure, les meilleurs ouvriers en France. Je soupçonne M. De Celles de n'avoir inscrit d'avance aucun souci semblable dans son programme; seulement, voulant écrire, à l'usage de ses compatriotes, un résumé de l'histoire des États-Unis, il s'est laissé entraîner par la pente naturelle de ses relations quotidiennes et les habitudes de son esprit.

M. De Celles n'est, cependant, pas un homme politique. Il n'appartient, en réalité, ni à l'administration, ni au parlement canadien; du moins, le lien qui l'y rattache est si léger qu'il est permis de ne pas en tenir compte. C'est un lettré délicat et un érudit. Il est chef de la Bibliothèque du Parlement fédéral à Ottawa. Il vit là, au milieu d'une des plus riches collections de livres qui existent dans le Nouveau-Monde, car on y rencontre toutes les publications de haute littérature, d'art, de politique, d'économie publique et d'histoire qui ont paru depuis 50 ans en France, en Angleterre et aux États-Unis. M. Paul Fabre, dans ses « Notes de voyage », nous le présente dans ce cadre qu'il a tant contribué à former lui-même et d'où il se détache avec le plus sympathique relief.

Lorsque les séances (du Parlement) languissent, dit M. Paul Fabre, c'est à la bibliothèque qu'on retrouve bon nombre de députés.

Le bureau du bibliothécaire, M. De Celles, devient un centre très animé de conversations. C'est rarement de la question politique qui fait les frais de la séance que l'on cause; c'est même pour s'y dérober ou s'en délasser qu'on y vient. On nous interroge, avec intérêt, sur les petits potins littéraires et les gros potins politiques de Paris, et c'est avec une vive curiosité qu'on nous suit dans les coulisses du Palais-Bourbon. Il n'y a pas de chose indifférente lorsqu'elle se passe à Paris, ni de petit personnage lorsque, de loin, on le voit traverser cette grande scène.

Avons-nous grand-chose à apprendre à M. De Celles sur tout cela? J'en doute un peu et son sourire me dit assez que nous ne lui révélons pas grand-chose. Avec son expérience des choses, son grand sens, il voit juste au loin comme tout près. Et sur les choses littéraires, il est également au point; il aurait été la veille à l'Académie, à la Comédie-Française, qu'il n'en causerait pas autrement.

(1) Les États-Unis. — Origines. — Institutions. — Développement par A. D. De Celles. — Ottawa, 1896.

Voilà l'auteur dans le milieu même où il a puisé son inspiration dirigeante; ouvrons maintenant le livre.

..

Le récit s'étend des premiers essais de la Colonisation Anglaise en Virginie par Raleigh en 1584, jusqu'à l'époque actuelle, la seconde élection de M. Cleveland à la présidence de la République en 1883, et l'adoption du Tarif McKinley, en 1890-91. Il est précédé d'une notice préliminaire sur la découverte de l'Amérique du Nord et suivi de considérations sur l'état de l'instruction publique, des arts et des sciences dans la grande République et d'une conclusion qui justifieraient, à elles seules, ce que j'ai dit plus haut de la tendance et de la portée politique de cette œuvre.

Cette histoire pourrait, si on le voulait, se partager en deux périodes distinctes: Avant la guerre de l'indépendance et après cet effort d'où a surgi une nouvelle nation; la première qui a duré près d'un siècle et a été close par la fameuse déclaration séparatiste du 4 juillet 1776; la seconde, toujours ouverte, qui a été traversée par la terrible guerre de sécession de 1861 à 1865, mais pendant laquelle l'Union n'a cessé de grandir, car elle compte aujourd'hui 45 États avec 70 millions d'âmes; un monde, disent les Américains.

Entre deux, se place la guerre de l'indépendance qui débute par les batailles de Lexington et de Banker Hill, en 1775, pour se terminer au traité de Paris, en 1783, reconnaissant la souveraineté des États.

C'est bien la méthode qu'a adoptée M. De Celles, car, arrivé à ce point d'intersection, il a placé quelques chapitres (XV à XIX) qui forment, à mon avis, la partie plus substantielle et la plus émouvante de son œuvre.

Après avoir fait assister son lecteur à la naissance successive des États en Virginie, en Massachusetts (1630), en Connecticut (1639), en New-Haven, en Providence, dans le Maryland, la Pennsylvanie et le New-York, l'auteur indique l'organisation des pouvoirs publics dans ces diverses colonies au moment où se produit, en 1744, la première tentative de confédération. Il en marque avec un soin particulier les traits distincts. Il montre ensuite la répercussion des guerres européennes sur ce continent: guerre de la ligue d'Augsbourg; guerre de la succession d'Espagne; guerre de 7 ans.

Comme il a été amené par là même à s'occuper de la Nouvelle-France, le Canada, dont l'Angleterre s'emparait à cette heure même, il aborde résolument dans deux chapitres consécutifs, intitulés: « Une comparaison », la question qui lui tient le plus au cœur, celle du système de Colonisation mis en œuvre dans les deux pays; il étudie le caractère des deux occupations; analyse les événements qui ont accompagné les deux établissements et les résultats matériels et moraux qui les ont suivis. — La seconde partie de l'ouvrage est consacrée, présidence par présidence, à un exposé rapide des principaux actes qui ont marqué le passage au pouvoir des divers chefs de la République américaine, de Washington à M. Cleveland.

..

Maintenant, si l'on me demande, après ce brillant défilé d'hommes qui portent presque tous un nom illustre, au milieu de cette magnifique éclosion de forces de toute nature, de quel côté sont les préférences de M. De Celles, ce qu'il aime le mieux, je répondrai: « Ce qu'il aime le mieux, ou plutôt ce qu'il aime, eh!

mon Dieu, ... c'est le Canada; et me permettra-t-on d'ajouter, à travers le Canada, la France. »

Dans ces cinquante pages qui vont de la première guerre entre le Canada et les colonies anglaises jusqu'au traité de 1763, ce qu'il y a d'émotion patriotique, de tendresse profonde saisit et pénètre le lecteur le plus indifférent. Je note, en passant, comme une observation d'une haute portée philosophique, ce contraste entre l'aversion des anglo-américains pour l'Angleterre, qui s'est manifestée si souvent depuis un siècle, et « l'affection plus forte que toutes les épreuves dont les fils des Normands, des Picards et des Parisiens transplantés sur les bords du St-Laurent ont enveloppé leurs pays d'origine. »

Je ne résiste pas au plaisir douloureux de reproduire ce tableau de la Nouvelle-France au moment où le déchirement se produit.

C'est la concentration des pouvoirs en une seule main, dit M. De Celles, qui a permis à la Nouvelle-France de prolonger si longtemps une lutte désespérée contre la vaste supériorité numérique de sa rivale ou de ses rivales, devrions-nous dire, puisque chacune des colonies anglaises l'emportait sur elle par le nombre des habitants. Mais si les Canadiens du dix-septième et du dix-huitième siècle ne forment qu'une faible légion, comme ils comptent, cependant, par la valeur, l'honnêteté! La guerre fait éclater leurs qualités et nous les montre en haut relief. Jamais le dévouement à la Patrie n'a été porté plus loin. C'est une société d'élection qui conserve la forte empreinte de son origine, marquée par un choix sévère des colons au point de vue de la moralité, de l'intelligence et de la force corporelle. Les émigrés du dix-septième et du dix-huitième siècle n'avaient rien de commun avec ceux de nos jours. Il fallait à ceux-là cette audace, cet *es triplex* qu'Horace attribue aux hommes qui osèrent les premiers affronter les périls de la mer, pour les pousser hors de leur pays à la recherche d'une patrie nouvelle où tout était à créer, dans des conditions pénibles, avec l'inconnu et son cortège de terreurs. C'était au Canada, comme dans la Nouvelle-Angleterre, des hommes d'élite qui entreprenaient cette lutte corps à corps avec la sauvagerie et les misères sans nombre d'un nouvel établissement. Il n'est pas étonnant qu'il soit sorti de cette sélection deux races vivaces, remarquables à des titres dissemblables, mais dont le type s'est conservé sans alliage seulement sur les bords du Saint-Laurent.

Je me reprocherais de laisser croire que cet ouvrage si consciencieux de M. De Celles, et si instructif dans sa volontaire concision, ait été écrit en vue de cet hommage à la vaillance, à la fidélité et, on peut le dire, à la vertu des ancêtres. Je ne connais pas d'étude où la colonisation anglo-américaine ait été suivie pas à pas avec plus de soin et où l'on voie mieux se former le nœud qui devait unir un jour en une confédération indissoluble ces États plus jaloux, cependant, qu'on ne le croit en général de leur individualité souveraine.

Je signalerai aussi comme absolument remarquable tout ce qui a trait aux préliminaires de la guerre de sécession. La divergence des principes ne fait que s'aggraver par suite de l'antagonisme des intérêts. L'Union est-elle irrévocable ou conditionnelle; peut-elle être rompue? Et, si elle peut l'être, comment le déchirement ne se produirait-il pas pour la défense de l'Institution de l'esclavage qui constitue l'élément essentiel de la richesse des États du Sud? Le livre de M. De Celles nous montre cette double querelle s'envenimant graduellement depuis les discussions qui aboutirent au compromis de 1810, pour l'entrée du Missouri dans l'Union, jusqu'à l'attaque du fort

Sumter par les confédérés et la proclamation de Lincoln du 1<sup>er</sup> janvier 1863 abolissant l'esclavage. « Ne faisons pas, dit avec beaucoup de raison M. De Celles, aux États du Nord l'hommage d'une supériorité morale et intellectuelle sur l'autre partie du pays parce que l'esclavage n'était pas toléré au Massachussets et chez ses voisins; l'absence de la servitude de ce côté s'explique par le fait que le travail libre leur était plus utile, plus profitable que celui des nègres. » C'est ainsi que sous les grands mots vibrants, il faut bien souvent chercher les intérêts qu'ils recouvrent et dissimulent.

La guerre civile terminée, le pays a repris sa marche ascendante au point de vue de l'accroissement parallèle de la richesse publique et de la population. M. De Celles rend un juste hommage à « l'essor vraiment extraordinaire » qu'a pris la puissance industrielle et économique des États. Une autorité en matière de statistique, Mulhall, évalue à 49 milliards de dollars — 245 milliards de francs — l'accroissement de la richesse durant la période de 1860 à 1890; un milliard de plus, dit-il, que toute la fortune publique de la Grande-Bretagne.

Seulement, notre auteur est préoccupé, et c'est sa conclusion, de l'apreté que prend dans ce milieu la question sociale et de l'état aigu auquel est arrivé l'antagonisme du travail et du capital. L'extrême inégalité des fortunes « que n'a pu empêcher la démocratie la plus large » a favorisé en premier lieu la création de la société secrète des Chevaliers du travail, puis celle de la Fédération américaine du travail qui comptait, en 1893, 800,000 membres.

Le conflit que ces alarmants symptômes peuvent faire prévoir se produira-t-il? Jusqu'à ce jour, aucun des grands partis qui se divisent l'opinion n'a voulu donner de gage au socialisme ni chercher un point d'appui dans ses rangs. « Mais le malheur est que la direction des partis est sans scrupules et qu'elle est capable à un moment donné, pour arriver à son but, de faire alliance avec le socialisme et de lui ouvrir la porte de la forteresse. » En retour, la force sociale a d'immenses réserves dans les gouvernements des États. Pour ma part, j'estime qu'à travers des luttes inévitables par lesquelles le progrès même s'élabore, la société industrielle contemporaine arrivera à une conciliation harmonique de ses droits et de ses intérêts.

Puis-je espérer avoir indiqué dans l'analyse qui précède l'intérêt que j'ai trouvé à la lecture de ce livre? Il instruit et il émeut; il devrait à mon avis prendre place dans toute bibliothèque française, car avec la scrupuleuse observation des règles d'équité qu'exige l'histoire, il se recommande par la double inspiration dont il émane, l'attachement à la France et le plus pur patriotisme.

CLAUDE RUPER.

## ÉCHOS

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Henri Berthier de Casaunau, frère de M. J. Berthier de Casaunau, qui compte de nombreux amis au Canada.

Nos plus sincères condoléances à notre ami J. Berthier de Casaunau.

MM. Larivière et Bourdon, marchands de poissons au marché Bonsecours de Montréal, ont reçu, dernièrement d'un pêcheur de la Colombie Anglaise, le plus gros saumon que l'on ait jamais vu sur le marché. Nous ne savons pas comment ce poisson a été capturé, mais chose certaine, c'est qu'il n'a pas été pris à la ligne, car il peut, étant dans son élément, résister à trois ou quatre hommes. Il a près de cinq pieds de longueur, un pied et trois pouces de hauteur et sept pouces de largeur. La circonférence de son corps est de trois pieds et neuf pouces, et il pèse soixante et quinze livres.

M. H. Beaugrand s'est embarqué le 3 septembre, sur « La Touraine » de la C<sup>ie</sup> Transatlantique, pour aller passer quelques semaines à Montréal.

Dans le *Rire*, Tristan Bernard, au cours d'un article humoristique très gai, attribue la découverte du Canada à Alphonse Allais.

Il faut bien admettre que ce n'est pas tout à fait conforme à la vérité historique stricte. Il n'est pas même vrai que le Canada ait découvert Alphonse Allais.

Ce qui est acquis à l'histoire, c'est qu'Allais est très lu au Canada, qu'il aurait découvert s'il en avait eu l'occasion, et rend à notre pays en bonne affection l'admiration qu'il en reçoit quotidiennement.

M. J. M. Le Moine a eu la bonne pensée de publier en brochure le discours qu'il avait prononcé en sa qualité de Président de la Société Royale du Canada. Nous l'avons lu avec le plus grand intérêt. M. Le Moine, érudit distingué et chercheur infatigable, avait pris pour texte de son discours un sujet qui rentre dans le cours ordinaire de ses travaux: *Les Archives du Canada*. Il l'a traité de la façon la plus intéressante. Il nous a donné là une sorte de sommaire bien propre — ce que M. Le Moine recherche avant tout — à donner le goût des études historiques.

Le ministère canadien vient de désigner quatre de ses membres, M. Laurier, M. Tarte, M. Fielding et Sir Richard Cartwright, pour conférer avec les autorités municipales de Montréal au sujet du projet d'Exposition internationale.

Au point de vue de la participation des exposants français, il eût été extrêmement désirable que cette exposition ait lieu l'an prochain. Bon nombre d'entre eux en effet ont renoncé à prendre part à l'exposition qui se tiendra à Bruxelles en 1898, pour donner de préférence leur concours à celle de Montréal.

Le très influent syndicat, formé à Paris sous la présidence de M. Mascureau, a réuni de nombreuses et importantes adhésions qui atteindront certainement le chiffre de mille, si l'exposition se fait dès l'été prochain, et que le mouvement créé par le syndicat parisien n'ait pas eu le temps de se ralentir.

M. Charles de Martigny, Avocat-Conseil du Commissariat général du Canada à Paris, vient de rentrer à Paris après un séjour d'un mois à Dinard.

M. Frédéric Gerbié vient de publier sous le titre de: *France et Canada*, chez l'éditeur Charles Schlober, 237, rue Saint-Honoré, un ouvrage au cours duquel il passe en revue les diverses questions canadiennes du jour. Sans être d'accord avec l'auteur sur plus d'un point, on lira son livre avec intérêt; il est écrit d'un style vif et alerte.

Sur la question du traité de commerce entre la France et le Canada, M. Gerbié est d'avis qu'il est plus profitable à la France qu'au Canada.

Il se prononce pour la réciprocité commerciale la plus étendue, entre le Canada et les États-Unis.

Sont partis par le *Lake Huron*, de la ligne Beaver, le 12 septembre, MM. Michel Mornac et Germain, agriculteurs, qui vont s'établir à Prince Albert, Nord-Ouest.

**PETITE CORRESPONDANCE.** — Sous cette rubrique nous établirons entre nos lecteurs et notre Journal une communication plus directe à partir du prochain numéro. Chaque jour nous recevons des demandes de renseignements de tous genres auxquelles nous répondons directement par lettre.

Mais quelques-unes des questions posées pouvant avoir un intérêt plus général nous croyons faire œuvre utile en les publiant désormais également, pour le profit du grand nombre.

Il va sans dire que nous nous efforcerons de répondre aux demandes le plus complètement, le plus clairement possible, mais aussi dans une formule très concise.

Notre collaborateur Jacques Merville est chargé spécialement de cette nouvelle rubrique. N.D.L.D.

DARBOIS

## Notes de Voyage

### LES INDIENS AU CANADA

J'ai eu occasion de visiter plusieurs tribus d'Indiens dans mon voyage au Nord-Ouest Canadien, et je crois utile de fixer, une fois pour toute, l'attention de ceux que leur présence inquiète. En effet, dans un grand nombre de lettres qui m'ont été adressées en ma qualité d'administrateur délégué de la Société foncière du Canada, j'ai pu voir à travers les lignes, et souvent la question m'était nettement posée, que les familles de cultivateurs dont le désir est d'aller s'installer sur une concession gratuite offerte par le Gouvernement Canadien, éprouvaient une crainte légitime, mais très exagérée, de la proximité des « Réserves Indiennes; » il est probable que la lecture à la veillée des œuvres de Fenimore Cooper et les épopées « d'Oeil de Faucon » ou de « Longue Carabine » ravivaient dans leur esprit les guerres acharnées d'un siècle passé et disparu. Combien sont différents les Peaux-Rouges d'aujourd'hui! Si le nom de « sauvages » est toujours celui qu'on leur donne, comme il dépeint mal leur vie, leurs coutumes et leurs mœurs; — si je ne craignais d'ameuter contre moi cette race

blanche « civilisée » j'irai presque jusqu'à reconnaître que partout où il y a mélange de ces deux races, c'est la nôtre qui laisse percer les défauts qu'on attribue volontiers à la leur. Ces malheureux Indiens ne demandent que la tranquillité et la liberté, ce que nous ne cessons de réclamer nous-mêmes et ce que nous cherchons à obtenir le plus souvent par des moyens violents qu'ils ne soupçonnent même pas.

Le Gouvernement Canadien est plein de sollicitude pour ses enfants de la prairie; il a créé des écoles industrielles à l'usage des jeunes Indiens, il leur distribue des vêtements, subsides et denrées, tout en leur procurant bestiaux, matériel agricole, etc... qui leur permettront de se subvenir à eux-mêmes dans un avenir plus rapproché qu'on ne le suppose; et soyez convaincus qu'ils en usent et que les terres qu'ils cultivent peuvent rivaliser avec celles des colons voisins; ils s'y mettent peu à peu et s'y intéressent beaucoup; il n'y a guère que les « vieux », ceux pour qui on avait le fusil facile, qui restent dans l'oisiveté, peut-on le leur reprocher? Il est bien difficile à un âge avancé de se plier à des travaux ignorés et impossibles à des mains inexpérimentées; ils n'en sont pas plus à craindre pour cela; leur existence se passe à chasser et à alimenter ceux qui travaillent et ne pensent qu'aux résultats de leur labeur; d'autres gardent les troupeaux de moutons que leur confient les jeunes et se montrent aussi bons bergers que hardis chasseurs.

Peu à peu ils embrassent une religion et le passage dans leurs « Réserves » de missionnaires catholiques ou protestants laisse des traces indiscutables d'une civilisation sage et raisonnée; bien peu restent sourds aux Saintes paroles qui leur sont enseignées, car ils ont de l'esprit; ils ont surtout et pardessus tout, celui de la famille, ils respectent autant leurs aïeux qu'ils ont d'amour pour leurs enfants.

Ils se familiarisent très bien avec nos colons, ils commercent avec eux, font des échanges de produits et se montrent très habiles dans leurs négociations; ils rendent d'excellents services et n'exagèrent jamais le prix qu'ils en attendent; ils sont en général les fournisseurs naturels du bois de chauffage et du gibier rare ou difficile à capturer; ils s'entendent aussi bien à la pêche qu'à la chasse où ils nous montrent une patience qui nous serait impossible; ils sont polis, discrets et même galants avec les dames!

Beaucoup abandonnent la tente pour la maison en troncs d'arbres, leur intérieur est propre et ordonné, ils connaissent mieux que personne le moyen de tout utiliser et savent se contenter de tout.

Les jeunes filles (squaws) sont très adroites dans les travaux d'aiguilles, elles savent confectionner des costumes originaux brodés de perles multicolores, il y en a qui écrivent très bien, j'en ai vu qui dessinaient admirablement.

Les jeunes gens (netchés) savent pétrir et cuire le pain, tanner les peaux et travaillent parfaitement le cuir.

Tous sont d'incomparables cavaliers, et rien n'est plus curieux que de les voir sillonner la prairie au galop de leurs poneys quand ils sont à la recherche des chevaux ou du bétail égarés, de nos colons; grâce à leur instinct et aussi à la connaissance de toutes les circonstances locales ou climatiques qui ont pu les éloigner de l'écurie, ils les retrouvent toujours.

Quant aux enfants (papousses) ils sont livrés à leurs ébats on les laisse vivre libre de tous souci jusqu'à l'âge, où suivant le règlement, ils rentreront dans les écoles du Gouvernement.

Au bout de deux ou trois ans, ils reviendront à la « réserve » pour mettre à profit les leçons qu'ils auront reçues.

Dans chaque réserve vivant au milieu d'eux, il y a un représentant du Gouvernement assisté d'un interprète; c'est le protecteur en même temps que l'arbitre qui mettra la concorde entre les familles momentanément désunies.

En résumé, je puis assurer aux cultivateurs qu'ils n'ont rien à redouter du voisinage des Indiens, qu'au contraire ils auront souvent à utiliser leur connaissance des choses du pays, j'ajoute même que beaucoup d'entre-eux pourraient trouver le bonheur parfait à se rapprocher des lois de l'existence indienne, lesquelles malgré leur origine sont bien plus libérales que celles élaborées par la civilisation bureaucratique.

Je demande pardon à mes amis « Gentil Petit Ours » et « Petite Montagne » de les avoir tirés de l'oubli volontaire dans lequel ils se complaisaient : je le devais à mes compatriotes!

AUGUSTE HAYMANN.

## Chronique Parisienne

13 Septembre.

Il y a des gens qui savent choisir leur heure pour mourir, ou plutôt pour qui la destinée fait elle-même ce choix avec une sorte d'égard et un tact parfait. Elle les retire du monde au moment où il ne leur restait plus rien à y faire pour leur gloire, le cours d'une trop heureuse vie allant décidément se gâter. On ne saurait dire que ce soit là le fait du prince Lobanof. Il nous a quitté plein d'honneur et de mérite, mais au début d'un voyage retentissant, au sein des plus nobles préoccupations et des plus beaux desseins. Sa mort a jeté un voile de deuil sur cette marche triomphale du Czar à travers l'Europe, qu'il avait préparée et dont il comptait tirer autre chose que de la compassion pour lui-même et de belles funérailles. Sa politique, dit-on, ne subira aucun temps d'arrêt et nous la verrons se déployer sous la main du puissant Empereur, qui ne se hâte pas de lui choisir un successeur, comme pour mieux marquer qu'il la fait sienne.

Si, comme on l'assure, ce sont les événements bizarres dont la Turquie est le théâtre qui, multipliant les travaux et les angoisses de l'illustre diplomate, ont abrégé sa vie, déjà longue, ce serait un nouveau grief contre les Turcs, qui n'ont jamais été les amis des Russes, et qui aujourd'hui ne sont pas, non plus, ceux des Anglais.

De fait, ces Turcs ont en ce moment contre eux, en apparence, toute l'Europe. Il doit pourtant y avoir quelqu'un à qui leurs méfaits ne déplaisent pas. Une main discrète doit s'étendre jusqu'à eux; mais quoiqu'on fasse, elle ne leur sera pas secourable, et le complot, formé tout autant contre la paix du monde que contre les Arméniens, échouera.

Il n'en était pas moins bien oriental ce complot. Où donc, en Occident, aurait-on imaginé pareille trame: Les Turcs se menaçant eux-mêmes et s'attaquant sous la figure d'Arméniens réels ou supposés, pour se donner une occasion de revanche sur les Chrétiens. Ils avaient cru le tour assez ingénieux pour tromper, sinon les victimes, du moins leurs

amis. Il leur avait paru peu Turc et bien moderne de commencer par faire sauter une banque et de s'enfuir... en Belgique. C'était du vrai Texas en effet. Le public a commencé par s'y laisser prendre, et tous les actionnaires d'établissements similaires se sont écriés: Où allons-nous si on attaque les banques, et si on les mine autrement qu'avec des déficits dissimulés?

On sait les bruyants démêlés de Coquelin aîné avec la maison de Molière. L'Univers, que le grand comédien a parcouru en vainqueur, en a retenti. L'affaire paraissait insoluble; car réconcilier des comédiens les uns avec les autres, c'est besogne égale à celle de remettre ensemble des femmes ennemies. M. Francisque Sarcey est intervenu, dit-on, et tout s'est arrangé.

Etrange puissance que celle du chroniqueur du *Temps* et de mille autres journaux. Les gens de théâtre le jugent sévèrement, et cependant sont forcés de tenir compte de ses jugements. Il règne par son assurance et sa bonhomie sur le public, qui désire qu'on lui dise franchement ce qui l'amuse.

Coquelin ne doit pas faire grand état de son avis, ni les comédiens restés fidèles à la maison de Molière. Eh bien! ils semblent avoir eu recours à lui pour régler leurs différends, ou du moins quelqu'un l'a poussé dans l'affaire; et il en est sorti Coquelin sur les épaules. Il vient de le déposer sur le rivage, libre enfin des entraves mises à l'essor de l'artiste par le décret de Moscou.

Les propositions de paix sont venues de Coquelin. Il a offert à ses anciens collègues de payer la casse, soit les frais du procès; puis, l'abandon de sa pension, et cent mille francs d'indemnité, le tout dans l'intérêt de la Porte Saint-Martin que sa retraite ruinerait. L'indignation a été générale rue Richelieu à ces offres d'argent, et la scène qui a suivi l'explosion un peu confuse. C'est une question d'art, et non une affaire d'intérêt, s'est écrié le comité. Et d'un geste, il a laissé la pension et les cent mille francs sur la table. Ils flairaient bon pourtant, et M. Sarcey, qui estime par dessus tout les pièces qui font recette, trouvait que ce dénouement ne valait rien.

Heureusement le ministre est intervenu, et il a décidé que, pour sauver la situation de la Porte Saint-Martin, on lui laisserait, durant trois ans, Coquelin. En attendant que le grand comédien rentre au Théâtre Français, sa pension reste suspendue et on ne fera que lui servir l'intérêt des cent mille francs qu'il doit d'ores et déjà consigner à la disposition de l'administration. Cette somme lui sera rendue le jour de sa rentrée à la Comédie-Française « sinon, — et c'est là où est le trait principal qui frappe le décret de Moscou, — elle sera acquise au fonds de retraite de la Comédie et M. Coquelin recouvrera sa liberté. » En d'autres termes, ayant renoncé à cent mille francs et au trois pour cent, il pourra jouer, sa vie durant, à la Porte Saint-Martin.

Donc, nous ne reverrons jamais plus Coquelin au Théâtre-Français. L'entr'acte entre la Porte Saint-Martin et le Théâtre-Français aura duré trois ans.

La solution, en réalité, est parfaite. Coquelin y gagne une liberté dont nos plaisirs profiteront, et le Théâtre-Français y perd un comédien, qui ne tenait plus dans le rang, qui aurait rompu l'accord de la maison, et dont le départ laisse un tel vide que cela suscitera peut-être

un artiste qui le fera oublier. C'est alors que la Porte Saint-Martin ne pourra plus le garder et qu'il rentrera de gré ou de force au Théâtre-Français. Le ministre le sait bien, si M. Sarcey l'ignore. Au lieu de faire un procès à Coquelin, il fallait faire jouer ses rôles par un artiste original. — disons Antoine, pour rendre sensible notre pensée. — et rien au monde n'aurait pu retenir Coquelin à la Porte Saint-Martin, pas même l'ombre de Gambetta.

Parmi tant de statues, celle du héros Vendéen, Charette, manquait. On ne pouvait demander à la République de pousser l'oubli du passé jusqu'à lui en élever une, car il n'a jamais combattu qu'elle, et, comme à son illustre descendant, l'occasion ne lui a pas été donnée de lutter contre l'ennemi venu de l'extérieur. Le héros n'en subsiste pas moins tout entier dans une gloire inachevée, que sont venus couronner les exploits des héros vendéens de la guerre de 1870. La statue, simple statue de pierre, s'élève dans le parc de la Contrée, domaine de Charette.

Un écrivain du talent le plus délicat et auquel ses peintures de la vie provinciale ont fait une place si distinguée parmi les auteurs du jour, M. René Bazin — qui, au début, collaborait à la *Revue Canadienne*, nos lecteurs canadiens s'en souviennent — a tracé de la cérémonie de l'inauguration et de la terre vendéenne elle-même un tableau pittoresque et ému. De la terre d'abord, « terre d'embuscades et de surprises »; puis, du héros lui-même, « Charette, aux traits fins et relevés sur un large visage, tête audacieuse et légère comme celle d'un poète; car il y en a partout des poètes, même à la guerre »; et encore, des « soldats obscurs tombés au coin d'une haie, types merveilleux de rudesse et d'énergie, visages de grognards qu'animent deux yeux clairs, deux yeux pleins de foi et pleins de rêve; » aussi, des Vendéennes d'aujourd'hui, « costumées à la mode ancienne, avec des tabliers de batiste à fleurs et des coiffes monumentales à double et à triple rang, gaufrées, plissées, dentelées, de vraies voilures de frégate sur des figures roses et tranquilles; et à côté » quelques grandes dames élégantes qui ont, en général, on ne sait pourquoi, plus de race que leurs fils, leurs frères ou leurs maris. »

M. Bazin ajoute que « ce qui formait le lien visible et ce qui donnait à la réunion un caractère émouvant d'unité, c'était le souvenir de la guerre de 1870 : la fête était donnée en l'honneur d'un héros d'autrefois, et c'était l'histoire d'hier qui tenait la grande place. »

Et c'est ainsi que pour la France moderne, il n'y a réellement qu'une date : 1870, qui efface, par son éclat sombre, toutes les autres, brillantes et pures, et les tiendra dans l'ombre, jusqu'au jour où elle disparaîtra à son tour et laissera reparaître les anciennes dans la splendeur d'une gloire nouvelle.

FANTASIO.

## Carnet du "Paris-Canada"

Mercredi soir, 9 septembre, a eu lieu une réunion préliminaire de la *Société Canadienne de Paris*, sous la présidence de M. Hector Fabre MM. L. Th. Dubé, le Dr J. A. Saint-Denis et

le Dr H. Lasnier ont été chargés du choix d'un local.

Assistaient à la réunion : MM. Raoul Barré, R. Beliveau, H. Beau, Dr G. Bourgeois, A. Bolté, Arthur Brunet, R. Brunet, M. Clément, A. Colas, Dr J. A. Saint-Denis, L. Th. Dubé, Paul Fabre, Dr Louis Gauthier, E. Gravel, A. Girard, J. G. Globensky, N. Lacroix, Dr Henri Lasnier, Dr A. F. Mercier, Dr Paul Ostiguy, J. Paradis, C. A. Prévost, Dr Elzéar Roy Alphonse Roby et A. Lavallée-Smith.

La prochaine réunion de la *Société Canadienne de Paris* aura lieu samedi 19 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, au Café de Fleurus, coin des rues du Luxembourg et de Fleurus.

Tous les Canadiens y sont cordialement invités.

Le docteur Elzéar Roy, de Québec, étudie tout spécialement les maladies des yeux et des oreilles, chez le professeur de Wecker.

Le dernier numéro de la *Revue du Monde Catholique* contient un très intéressant article de M. Camille Derouet, l'écrivain si sympathique au Canada.

Voici d'ailleurs le sommaire de septembre de cette importante revue :

I. *Les Métis Canadiens Français*, Camille Derouet. — II. *Lamennais intime* : ses lettres inédites (suite), Lamennais. — III. *L'Annam et le Tonkin et le rôle de Mgr. Puginier*, d'après sa correspondance originale (suite et fin), abbé Louis Robert. — IV. *Les Affaires Arméniennes et l'Angleterre*, Auguste Lepage. — V. *Bonaparte Empereur*, baron Bonnal de Gauges. — VI. *Agissements socialistes* : Congrès de Lille, Congrès de Londres, socialisme à la Chambre, socialisation de l'industrie. Résultat final du socialisme par Urbain Guérin. — VII. *La Papauté et les beaux-arts*, Chanoine Fournier. — VIII. *L'Economie rurale dans l'Antiquité* : Fumure, classification des engrais, manière de fumer la terre, Chanoine Beurredon. — IX. *Evocation* : Récit patriotique, Jacques d'Arès. — X. *Cœurs vibrants* (Roman, suite), Comtesse de Bourgade de la Durdye. — XI. *Baiser d'Enfant* (Conte), C. Stuart. — XII. *Chronique scientifique*, Dr Tison. — XIII. *Autour du Monde* (Août 1896) Arthur Savaète. — XIV. *A Travers les Revues*, Henri et Hesserdt. — XV. *Revue des Livres*.

Le docteur Louis Gautier, de Québec, est également attaché pour les maladies des yeux et des oreilles à la clinique Abadie.

Les familles Canadiennes qui désirent passer l'hiver à Nice, France, peuvent s'adresser à la Pension de Famille Ponsonnard, 27, boulevard Gambetta, Villa des Colonnes, Nice, qui leur assurera des chambres confortables et une bonne nourriture à prix très modérés. Ecrire en septembre pour retenir les chambres.

M. Arthur Brunet, courtier de Montréal, parti du Canada le 12 août par le *Lake Ontario* de la ligne Beaver, est arrivé à Paris, après un séjour d'une semaine à Londres où il est entré en négociation avec d'importantes maisons financières.

M. Brunet fait beaucoup d'éloges du *Lake Ontario* et des officiers de ce confortable steamer.

M. Maxime Durand, qui a géré le consulat général de France au Canada pendant deux ans, vient d'être nommé consul de deuxième classe.

La nouvelle de cette promotion si bien méritée sera accueillie avec plaisir au Canada où M. Durand a laissé les meilleurs souvenirs.

RODOLPHE BRUNET.

## Les Canadiens à Paris

Inscrits au Commissariat-Général du Gouvernement du Canada, à Paris, 10, rue de Rome :

Mgr. Favre, archevêque de Montréal; 8, avenue Portalis.

M. l'abbé Dubuc, Montréal; 8, avenue Portalis.  
M. Edouard Surveyer, Montréal; 3, rue Washington.

M. Auguste Dubray, Montréal; 10 bis, Côte de Poissy, Poissy.

M. Frank Paul, Montréal; Grand-Hôtel.

L'Honorable Juge Taschereau, Ottawa; Hôtel Terminus.

M. Norman S. Rankin, Montréal.

M. Lucien Plamondon, Montréal; Hôtel du Mont-Dore.

M. Chs. Michau, Montréal; Hôtel du Mont-Dore.

Rev. R. Farly, Saint-Hyacinthe.

Rev. B. E. Sicard, Saint-Hyacinthe.

Rev. J. E. A. Langlais, Saint-Hyacinthe.

M. W. P. O'Boyle, Lindsay, Ontario.

M. et Mme Thos. Wood, Toronto; Hôtel Continental.

M. Robert Wood, Toronto; Hôtel Continental.

M. Thos. H. Wood, Toronto; Hôtel Continental.

M. Arthur Brunet, Montréal; Hôtel de Choiseul.

M. Harold Edwards, Dunham, P. Q. Hôtel Britannique.

M. A. E. Rykert, Dunham, P. Q. 35, boulevard Haussmann.

M. L. A. Gaboury, Bryson; Hôtel de Choiseul.

Le docteur H. J. Gaboury, Taunton; Hôtel de Choiseul.

M. J. P. Tardivel, Québec; Hôtel Cornaille.

M. E. Hurtebise, Montréal; Hôtel Cornaille.

M. Murray Prendergast, Montréal; Hôtel Cornaille.

M. Charles Briard, St-Sébastien, Beauce.

Mgr. Fabre, archevêque de Montréal, accompagné de l'abbé Dubuc, est arrivé dimanche par *La Bourgogne* et descendu chez l'abbé Brisset, curé de Saint-Augustin.

M. F. X. Cousineau a quitté Paris pour retourner à Toronto; sa fille, Mlle Maud Cousineau passera l'hiver à Paris, à la Pension Génie, 3, rue Washington, et elle étudiera le chant chez le célèbre professeur, Mme Marchési.

Le docteur H. J. et M. L. A. Gaboury ont quitté Paris. Ils s'embarqueront le 17, à Liverpool, sur le *Labrador*, de la ligne Dominion.

R. B.

## Courrier des Théâtres

*L'affaire Coquelin* dont on parlait tant, est enfin réglée. M. Coquelin a obtenu un congé de trois ans, après quoi il rentrera à la Comédie-Française. Il abandonne sa pension, pendant trois ans, et dépose la jolie somme de 100.000 francs, dont on lui servira l'intérêt à raison de 3 0/0, enfin il doit payer les 30.000 francs d'amendes et les frais de son procès.

M. Coquelin jouera pendant ces trois années au théâtre de la Porte Saint-Martin.

L'Athénée-Comique (ancienne Comédie-Parissienne) doit s'ouvrir au commencement d'octobre.

Voici les principaux artistes de la troupe rassemblée par M. Lerville :

Mmes Marianne Chassaing, Frederick, Jane Bergeot, Renée Maupin, etc.

MM. Matrat, Le Gallo, Munié, A. Dubosc, Tréville, etc. La pièce d'ouverture sera *Madame l'Avocat*, de MM. Gallpax et Depré.

Le prix des fauteuils d'orchestre et de balcon sera de 5 francs.

## A l'Opéra :

La réouverture se fera le 30 novembre, avec la première représentation du *Capitaine Fracasse*, d'Émile Bergerat.

M. Antoine continue à composer une troupe qui sera merveilleuse.

Il vient d'enlever à l'Ambigu M. Gémier, qui débute au Théâtre-Libre, et qui est un des premiers comédiens de Paris.

Les Variétés feront leur réouverture avec une reprise de la *Vie Parisienne*. La pièce de MM. Blum et Ferrier que M. Samuel montera dans le courant de la saison sera une véritable féerie.

Volot qui va ramener à Paris les Parisiens les plus attardés : le Casino de Paris, a ouvert ses portes avec un programme très attrayant.

Le Cirque d'Été vient de renouveler son programme. Très applaudis tous les soirs : les trois sœurs Martyns, danseuses et chanteuses new-yorkaises ; les acrobates Balagnéro et Pécuyère de haute école, Mlle Jeanne Grisoile. Le spectacle se termine par *Robert-Macaire*, cette si divertissante pantomime.

Nous avons dit dans notre dernier numéro le succès remporté au Carillon, par *Le Client Sérieux*. Constatons aujourd'hui que la pièce nouvelle de ce grand humoriste qui a nom Georges Courteline, fait chaque soir salle comble ; et que le public favorise par le plus chaleureux accueil cette si jolie comédie, et ses interprètes.

*Le Client Sérieux* est joué avec une verve et un naturel parfaits, par MM. Bertrand Millanvoje, le poète-directeur, excellent dans un rôle d'ailleurs — très bien venu — Tervil, un des interprètes préférés de Courteline, — Hugues Delorme qui a composé avec une habileté extrême et une dignité plaisante un rôle de magistrat ; par MM. Jelmo, substitut élégant ; Lagrange, comique très adroit ; et Nardeau, huissier plein de bonhomie.

Valla certes une pièce peu banale et peu banalement jouée.

L'intelligent manager de l'Olympia vient de donner, trois nouveaux débuts : les quatre Moras, travail comique sur la barre fixe ; le quatuor parisien à transformations, et Bungaro, Miss Lakara, équilibriste japonais d'une réelle originalité.

Le gentil ballet *Bain de Dames*, mimé par la gracieuse Willy, est toujours très applaudi, et la *Gran Via*, fait fureur avec Micheline, qui tient la grande vedette aussi bien dans les sympathies du public que sur l'affiche de l'Olympia.

Au Moulin-Rouge, débuts de Mmes Ninon Duverneuil, Jenny Cook, Raignaud, Dixon et Suzanne d'Ar.

A peine rentrés dans la capitale le premier soin de nos parisiens est d'aller faire un tour à la Scala où ils viennent applaudir la troupe hors pair que, dès sa réouverture ce théâtre-concert, a eu la bonne fortune de pouvoir grouper sur son affiche.

Chaque soir cette coquette bonbonnière est bondée. Le programme compte, entre autres attractions : Lolia, la pimpante gommeuse et les Chavat-Girier, ces desopilants duettistes réalistes, que l'on n'a pas entendus depuis de longs mois à Paris.

Le théâtre Déjazet a fait sa réouverture avec son grand succès : *Mademoiselle X...* Cet amusant vaudeville est joyeusement enlevé par une excellente troupe.

## A l'Ambigu :

On répète la *Corde au cou*, le drame de MM. Edgard Poeuclle et A. Jaime, avec MM. Courtes, Pouetal, Renot, Arquillière, Degeorge, Fontanes, Martin ; Mmes Lucienne Dorey, Moine-Clement, Descorval, etc.

D'autre part, on vient de mettre également à la scène *La Maîtresse d'école*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Edmond Tarbé, que l'auteur avait déjà lu aux artistes dans les premiers jours de juin et qui aura pour interprètes : MM. Duquesne, Grégoire Arquillière, Degeorge, Chartot ; Mmes Mellot, Aimée Samuel, Hellen, Sarah Revill, Virginie Rolland, B. de Pontry, etc.

Les répétitions de ces pièces ont lieu alternativement de deux jours l'un.

Le théâtre Robert-Houdin a entièrement renouvelé son programme. C'est une charmante soirée à passer. Matinées les jeudis et dimanches, à 2 heures.

M. Victor Staub, le célèbre pianiste, est rentré à Paris après un séjour de deux mois.

M. Staub donnera un grand concert vers le 15 Octobre à la salle Erard, et quittera Paris en Novembre pour faire une tournée européenne sous la direction de l'imprésario bien connu, M. H. Wolf, de Berlin.

Le Théâtre Isola vient d'être complètement transformé : en un clin d'œil, grâce aux enchantements des célèbres illusionnistes et grâce surtout à la collaboration du décorateur bien connu Cornil, la Salle du Boulevard des Capucines est devenue une coquette bonbonnière Wateaur où l'on ménage au public des surprises inattendues.

ROUÏ. BRESSEAU.

## PROGRAMME DES THÉÂTRES

OPERA. — 8 h. — Faust, Hamlet, La Valkyrie.

FRANÇAIS. — 8 h. 1/4. — Les Banzau, Hernani, le Député de Bombignac, Charles VII.

OPERA-COMIQUE. — Clôture annuelle.

ODEON. — Clôture annuelle.

GYMNASIE. — Clôture annuelle.

VAUDEVILLE. — Clôture annuelle.

VARIETES. — Clôture annuelle.

RENAISSANCE. — Clôture annuelle.

PORTE-SAINT-MARTIN. — 8 h. 1/4. — Jacques Callot.

PALAIS-ROYAL. — 8 h. 1/2. — Le Dindon.

CHATELET. — 8 h. — Le Tour du Monde en 80 jours.

GATE. — 8 h. 1/4. — Les Cloches de Corneville.

AMBIGU. — 8 h. — Les deux Gosses.

NOUVEAUTES. — Clôture annuelle.

BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 1/2. — Miss Helyett.

CLUNY. — 8 h. — L'impôt sur la Revue, le Truc d'Arthur.

DEJAZET. — Mademoiselle X...

ELDORADO. — Clôture annuelle.

MENUS-PLAISIRS. — Clôture annuelle.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE. — 8 h. — Maman-Gâteau.

## SPECTACLES DIVERS

CASINO DE PARIS. — 8 h. 1/2. — Concert-Bal. Spectacle varié.

LA CIGALE. — 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert. Voyons! mon ange! Revue, Sydley, Gabin, Maader, etc.

NOUVEAU CIRQUE. — Clôture annuelle.

OLYMPIA. — 8 h. 1/2. — La Gran Via, Mlle Micheline. Spectacle-Concert.

FOLIES-BERGERE. — Spectacle varié. Ballets.

BA-TA-CLAN. — Spectacle-Concert.

MOULIN-ROUGE. — 9 h. — Concert. — Bal.

CHIEN-NOIR. — Clôture annuelle.

CHAT-NOIR. — Clôture annuelle.

TRETEAU DE TABARIN. Clôture annuelle.

POLE-NORD. Clôture annuelle.

THEATRE ISOLA. — 8 h. 1/2. — Prestidigitation.

CIRQUE D'ETE (Champs-Élysées). — Exercices équestres.

BULLIER. — 9 h. — Concert, Bal. Tous les Jeudis grandes fêtes de nuit.

MUSEE GREVIN. — Les Coulisses de l'Opéra. — Orchestre de Tziganes, etc.

JARDIN DE PARIS. — Concert-spectacle. Bal.

SCALA. — 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert.

ROBERT-HOUDIN. — 8 h. 1/2. — Prestidigitation.

PARISIANA. — 8 h. 1/2. — Concert-Revue.

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION. — Ouvert tous les jours, Jeudis et Dimanches, concert.

LE CARILLON. — 9 h. 1/2. — Concert artistique.

TRIANON-CONCERT. — 8 h. — Concert. — Spectacle.

## CHS. DESMARTEAU

COMPTABLE

LIQUIDATEUR DE FAILLITES

1598, rue Notre-Dame, 1598

MONTREAL (Canada)

## ENCYCLOPÉDIE RORET

L. MULO

LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, Rue Hautefeuille, 12

PARIS

SPÉCIALITÉ : Manuels sur l'Industrie, les Arts, et Métiers, l'Horticulture, l'Agriculture, etc., etc.

Le catalogue est envoyé franco sur demande

Représentants au Canada :

MM. Beauchemin et fils, Montréal.

Pruneau et Kirouac, Québec.

## HOTEL SAINT-GEORGES

49, rue Bonaparte, PARIS

Près la Place Saint-Germain-des-Près

C. LENFLE, PROPRIÉTAIRE

MAISON RECOMMANDÉE AUX FAMILLES

Appartements avec Cuisine, Eau et Gaz

ET CHAMBRES TRÈS CONFORTABLEMENT MEUBLÉES

de 2 à 5 fr. par jour et de 25 à 100 fr. par mois

TABLE D'HÔTE ET REPAS A VOLONTÉ — PRIX MODÉRÉS

CHEMIN DE FER DU NORD

Relation rapide entre

PARIS, COLOGNE et FRANCFORT

par le train de luxe "Ostende-Vienne"

A l'aller. — Les voyageurs partant de Paris-Nord par le train rapide de midi 40, arrivent à Liège à 6 h. 39 du soir ou ils peuvent rejoindre le train de luxe Ostende-Vienne les amenant à Cologne à 11 h. 18 du soir et à Francfort à 2 h. 49 du matin.

Le samedi de chaque semaine les voyageurs partant de Paris-Nord à 2 h. 45 soir par le Nord-Express, peuvent rejoindre à Liège l'Ostende-Vienne vers Francfort-Vienne.

Au retour. — Les voyageurs peuvent partir, par le train de luxe Vienne-Ostende, de Francfort à 4 h. 3 du matin et de Cologne à 4 h. 45 du matin et rejoindre à Liège le train rapide arrivant à Paris-Nord à midi 49 le même jour.

SERVICE LE PLUS RAPIDE

entre

PARIS & FRANCFORT-S.-MEIN

PAR COLOGNE

Trajet en 13 heures

4 départs de Paris-Nord à midi 40, 6 h. 20 soir, 9 h. 25 soir et 11 h. soir.

4 départs de Francfort à 8 h. 25 matin, 5 h. 50 soir, 11 h. 5 soir et 1 h. 3 matin.

Le Gérant : PIERRE FOURCIN.

Imprimerie Marebaud, 69, rue Rochechouart, Paris.



# LIGNE ALLAN

PAQUEBOTS-POSTE CANADIENS

Entre la France et le Canada

## PROCHAINS DÉPARTS

Numidian ..... 17 Septembre | Laurentian ..... 1<sup>er</sup> octobre  
Parisian ..... 24 —

## PRIX DE PASSAGE

De PARIS à HALIFAX, QUÉBEC et MONTREAL directement, 1<sup>re</sup> Classe : 325 à 460 fr. suivant position de la cabine. — 2<sup>e</sup> Classe : 220 et 235 fr.

On vend des billets directs à prix réduits pour tous les points du Canada et des États-Unis ainsi que la Chine, le Japon, etc.,  
via Vancouver, Voyages circulaires.

Grandes réductions pour les billets de retour

Pour le MANITOBA et la COLOMBIE ANGLAISE

## CHEMIN DE FER CANADIEN PACIFIQUE

De l'ATLANTIQUE au PACIFIQUE

1000 lieues sans changer de train

## VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Via Vancouver et Yokohama

DEMANDEZ L'OUVRAGE INTITULÉ :

## LA NOUVELLE ROUTE VERS L'ORIENT

à travers les Prairies,

les Montagnes et les Rivières du Canada.

GRATIS AVEC CARTES, etc.

## TRANSPORTS DE MARCHANDISES, BAGAGES, PETITS-COLIS, ETC.

POUR TOUTES LES PARTIES DU MONDE

Aux prix les plus réduits. — Tarifs sur demande. (Prix à forfait.)

S'adresser pour tous Renseignements à

**PITT & SCOTT**

AGENTS GÉNÉRAUX POUR LE CONTINENT

PARIS — 7, Rue Scribe, 7 — PARIS

LONDRES

98-100, Queen Victoria st

MARSEILLE

20, rue Colbert, 20

BOULOGNE-SUR-MER

DEPOT POUR LES BAGAGES

BAGGAGE STORED

# Hernu, Péron et C<sup>o</sup> L<sup>td</sup>

61, Boul. Haussmann, 95, rue des Marais, 4, rue St-Marc  
PARIS

LE HAVRE

4, rue Anfray, 4

FOLKESTONE

The Harbour

MAZAMET (Tarn)

Agence française de Voyages pour toutes les parties du monde, fondée en 1840



TRANSPORTS DE BAGAGES ET MARCHANDISES

Pour toutes destinations

## AGENTS GÉNÉRAUX DE :

### LIGNE BEAVER

LIVERPOOL à QUÉBEC et MONTREAL  
Par Contrat avec le Gouvernement Canadien

#### PROCHAINS DÉPARTS

(Service d'Été)

Samedi 26 Septemb. Lake Ontario..... 5.500 tonnes  
Samedi 3 Octobre.. Lake Winnipeg... 4.000 tonnes  
Samedi 17 Octobre.. Lake Huron..... 5.000 tonnes  
Samedi 24 Octobre.. Lake Superior... 5.500 tonnes  
Samedi 31 Octobre.. Lake Ontario..... 5.500 tonnes  
Jeudi 5 Novembre.. Lake Winnipeg.. 4.000 tonnes

#### PRIX DES PASSAGES

De PARIS à QUÉBEC et MONTREAL

1<sup>re</sup> Classe : 310 et 335 francs.  
2<sup>e</sup> Classe : 210 et 220 francs.

### CANADIAN PACIFIC RAILWAY

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

(9630 kilomètres en ligne directe)

#### BILLETTS DE CHEMIN DE FER

De SAINT-JEAN N.-B., HALIFAX, QUÉBEC  
ou MONTREAL

Pour tout l'intérieur du Canada et les États-Unis.

#### VOYAGES D'EXCURSION et AUTOUR DU MONDE

Billets pour le Japon, la Chine, l'Australie  
Via Vancouver

### LIGNE DOMINION

Paquebots-Poste Canadiens  
PARIS AU CANADA, Via Liverpool

#### PROCHAINS DÉPARTS

(Service d'Été)

Pour QUÉBEC et MONTREAL

Jeudi 24 Septembre.. Angloman ..... 5.000 tonnes  
Jeudi 1<sup>er</sup> Octobre.... Canada ..... 9.000 tonnes  
Jeudi 8 Octobre.... Scotsman..... 6.010 tonnes  
Jeudi 15 Octobre.... Ottoman ..... 5.000 tonnes

#### PRIX DES PASSAGES

De PARIS à QUÉBEC et MONTREAL

1<sup>re</sup> Classe : 320 à 557 francs.  
2<sup>e</sup> Classe : 220 et 235 francs.

Colonisation du Canada. Concessions gratuites de 64 hectares de Terrain

Pour tous renseignements, dates des départs, prix des passages etc., pour toutes destinations, billets de passage, brochures et cartes gratuites, etc.

S'adresser à **HERNU, PERON & C<sup>o</sup> L<sup>td</sup>** Agents d'Emigration autorisés par le Gouvernement français

61, Boulevard Haussmann (près la gare St-Lazare, en face la rue de Rome), PARIS